



Pour une définition du judéo-espagnol : Les bornes de la langue

Marie-Christine Bornes-Varol

► To cite this version:

Marie-Christine Bornes-Varol. Pour une définition du judéo-espagnol : Les bornes de la langue. Jean Baumgarten; Frank Alvarez-Péreyre. Linguistique des langues juives et linguistique générale, CNRS éditions, pp.113-141, 2003, 978-2-271-06153-9. <hal-02139816>

HAL Id: hal-02139816

<https://inalco.hal.science/hal-02139816v1>

Submitted on 25 May 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

Pour une définition du judéo-espagnol : Les bornes de la langue

Marie-Christine Bornes-Varol

Résumé : La détermination précise des phénomènes de contact de langue, comme la description d'une langue en contact supposent une représentation claire et nette des systèmes en présence et de leurs frontières respectives. Or dans le cas du judéo-espagnol d'Istanbul on a affaire à un objet complexe où variété d'espagnol classique, *ladino* (langue-calque des textes hébraïco - araméens), turc des Juifs et français de Turquie forment un continuum, et dont les bornes extérieures pourraient être l'espagnol classique, le turc des Turcs, le français de France, l'Hébraïco-araméen biblique et michnique. La possession d'un code multilingue depuis plusieurs générations entraîne des phénomènes complexes d'influences réciproques, de convergences partielles, de réanalyses, de recompositions croisées, d'intégration / désintégration des emprunts, difficiles à réduire à la simple influence d'un code sur un autre. Il faut alors prendre en compte avec beaucoup de précautions les causes multiples, les convergences entre systèmes, la présence en diachronie de phénomènes similaires à ceux que l'on observe en synchronie, les effets du contact sur chacune des variétés de langues en présence, pour essayer de définir à quelles règles éventuelles obéit le contact de langues.

0.0 Introduction

Le judéo-espagnol¹ est une langue complexe étudiée le plus souvent comme une variété d'espagnol. Cet axe d'étude met en évidence certaines de ses caractéristiques, mais en réduit d'autres. L'influence conjuguée d'autres langues, notamment l'hébreu et le turc, et le niveau d'intrication de ces codes dans la syntaxe et la morphologie du judéo-espagnol, appelle, de son côté, l'usage des outils d'analyse et de description des créoles. Certaines de ses productions où la morphosyntaxe ressortit à une langue et le lexique à une autre, comme on le verra, correspond aux descriptions qui sont faites des *media-lenguas*, pour généraliser le nom donné à l'une d'elles (P. Muyskens, 1997) ; dans ce cas les locuteurs sont bilingues (S.

¹ La graphie du judéo-espagnol utilisée dans cet article est celle préconisée en France par l'association et la revue *Vidas Largas*. Elle a été mise au point par Haïm Vidal Sephiha. Les exemples cités provenant de différents auteurs seront unifiés et adaptés à cette graphie. Les mots hébreux apparaîtront sous cette même graphie qui tient compte de leur intégration phonétique au judéo-espagnol. Par contre les titres d'ouvrages ou d'articles présentant le judéo-espagnol avec une autre graphie ne sont pas modifiés (cf. *infra* note 2).

Thomason, 1997 : 1). Enfin, le fait que plusieurs langues interviennent conjointement en judéo-espagnol, et qu'il s'agisse d'une langue parlée par des multilingues, nous conduit à en analyser sa spécificité de « langue juive » (F. Alvarez-Pereyre, 1996).

Quand l'emprunt devient un des éléments les plus caractéristiques d'une langue, quand la référence à d'autres systèmes linguistiques ne cesse de se modifier, en synchronie même, voire chez un même locuteur, souvent dans un même entretien, il devient difficile de rendre compte de l'objet que l'on décrit. Dans ce cas, la fluctuation est maximale : elle peut varier en fonction du locuteur, de l'interlocuteur, du sujet, de l'humeur ou de l'heure, d'un judéo-espagnol très roman où l'on aura peine à distinguer les apports du français et de l'italien et dans lequel certains termes d'espagnol classique, d'ordinaire assez rares, remplaceront des emprunts établis, à un judéo-espagnol fortement francisé, turquisé, ou hébraïsé ; la variation s'étendra aux variétés de français et de turc propres aux Juifs de Turquie, très marquées ; enfin, à un français et un turc très proche des « standards », c'est à dire très proche de celui des émissions de télévision des chaînes nationales. David Bunis (1982) remarquait les différents styles employés à l'écrit, dans les journaux, et, selon les proportions du mélange de langues, le marquage caricatural de différents personnages : l'homme moderne, proche de l'Alliance Israélite Universelle *versus* le pédant ou le joli cœur qui francise son judéo-espagnol ; le religieux *versus* le bigot qui ne peut aligner deux mots sans une citation en hébreu ; l'homme du peuple plein de bon sens *versus* l'ignorant ou le butor dont le judéo-espagnol est totalement turquisé. Ce trait est devenu le principal ressort comique de saynètes de théâtre².

Marius Sala remarquait (1976 : 80) : « Nous n'avons pas de détail quant à la concurrence entre certaines formes morphologiques inexistantes en espagnol standard et celles employées tant en judéo-espagnol qu'en espagnol standard » ; en ce qui concerne les divers synonymes, « les listes de mots empruntés par les Sefaradis ne suffisent pas à l'appréciation exacte des influences et à la connaissance du parallélisme entre les mots empruntés d'une part et les mots espagnols d'autre part ».

En raison de cette orientation principale de mon travail, j'ai très vite buté sur le problème de la définition du judéo-espagnol. En effet, je peux considérer cette langue comme un tout, comme un système, sans me préoccuper de l'origine des formes et donc sans me poser la question des composantes ; mais c'est négliger le fait que les langues de contact des

² C'est le cas notamment de la pièce *Musiú Jak el parisiano quere esposar*, republiée par Elena Romero (1979 : 1088 à 1095).

locuteurs de judéo-espagnol (tous plurilingues), et leur savoir sur elles, font justement partie de ce système de la langue judéo-espagnole dont les bornes sont difficiles à déterminer.

Mes recherches ont principalement porté sur la langue parlée à partir d'entretiens enregistrés, plus ou moins dirigés, et d'enquêtes de terrain destinées à compléter, réévaluer les résultats de travaux similaires, effectués sur plusieurs années (entre 1975 et aujourd'hui) principalement auprès des judéo-hispanophones de la communauté d'Istanbul.

0.1 Les problèmes principaux

0.1.1 Le problème le plus banal concerne la multiplicité des paramètres à prendre en compte avant de pouvoir déterminer s'il y a ou non marquage d'une forme empruntée par rapport à une autre forme empruntée ou par rapport à un terme de souche espagnole.

0.1.2 J'ai dû ensuite composer avec l'inadéquation de la terminologie et des concepts habituellement utilisés pour la description des langues mixtes, langues de fusion, pour reprendre la terminologie de Max Weinreich (1980), et, en général les pratiques des bilingues ou plurilingues.

0.1.3 Devant la difficulté de séparer, notamment, alternance, emprunt ou « croisements », j'ai dû recourir à la diachronie et j'ai rencontré des raideurs et des limites que j'ai cherché à expliquer.

0.1.4 Enfin, il fallait trouver un moyen de déterminer si, pour un ensemble de locuteurs donnés, il existe un système commun repérable à travers les interactions entre les locuteurs Judéo-espagnols ou avec l'interlocuteur-enquêteur, ou si l'émergence de telle ou telle forme demeure arbitraire. Si un tel système de représentations collectives existe, quels savoirs peut-on en tirer concernant la communauté qui y recourt, sur sa langue ou plutôt sur ses langues ;

A toutes ces questions j'ai tenté de répondre, non sans tâtonnements, hésitations non exemptes de révisions successives³, avec l'aide directe de mes collègues ou en m'appuyant sur leurs travaux.

1. 1 La détermination des variables

La première difficulté majeure concerne, de façon assez banale, le problème de la détermination des variables. Dans ce domaine, sur le judéo-espagnol de Turquie notamment, les études sont nombreuses ; elles sont encore rares en ce qui concerne le judéo-espagnol en Israël.

Concernant le judéo-espagnol de Turquie, Tracy K Harris (1982), Karen Gerson (1983), Haïm Vidal Sephiha (1979), Arlène Malinowski (1982) et David Bunis (1982 – 1993 a), donnent une idée assez précise et juste de la pratique des langues selon les âges, le sexe des locuteurs, leur degré d'instruction ou le type d'enseignement suivi. Leurs études tendent toutefois à mettre plutôt en exergue la disparition du judéo-espagnol (particulièrement Harris 1994), ce qui les rend imprécises dans d'autres domaines, comme celui, par exemple, du statut relatif des langues en présence, de la modification de leurs rapports entre elles et par rapport au judéo-espagnol⁴. En ce qui concerne le JE en Israël nous ne disposons que d'études partielles, comme celles de Kraus (1951), Mendes Chumaceiro (1982), Berk-Seligson (1986) ou de brefs travaux de maîtrise. L'article de Harris (1999) donne quelques exemples sur l'emploi du judéo-espagnol en Israël, mais présente surtout des exemples d'alternance codique avec l'anglais aux Etats-Unis.

1.1.1 Distribution des langues :

Pour simplifier, selon les paramètres cités plus haut, on constate en Turquie vers 1985 les faits de langue suivants :

- Les femmes parlent plus et mieux le JE que les hommes.
- Les hommes parlent plus et mieux le turc que les femmes.
- Le statut du français a changé : langue d'instruction massive jusque dans les années 30, son étude est un peu démodée ; il est considéré comme un signe de culture et de bonne éducation, au même titre que le piano, pour les jeunes filles qui ne s'engageront probablement pas dans la vie active ; les jeunes gens préfèrent l'anglais, plus utile.
- Le statut du turc a considérablement changé : anciennement langue de travail principalement parlée par les hommes, argot sans prestige qui permettait de faire devant les femmes des plaisanteries qu'elles pouvaient feindre de ne pas comprendre, il est devenu langue d'instruction massive et vecteur obligé de la réussite sociale.
- La connaissance de l'hébreu biblique s'est amoindrie chez les hommes avec la disparition des écoles religieuses et l'affaiblissement de l'enseignement traditionnel. Chez les hommes très âgés, elle est de beaucoup supérieure à celle des hommes

³ Cf. notamment, *infra* le –m initial du turc ou de l'espagnol.

⁴ J'ai essayé de diriger dans ce sens mes travaux (Bornes-Varol 1992 a ; Varol, 1992 b), et très récemment les travaux de Mary Altavet (1998) mettent en relation langue et identité dans la communauté judéo-espagnole d'Istanbul à la fin des années 90, particulièrement le jeu des différentes variétés de Turc.

jeunes⁵. Chez les femmes, quel que soit l'âge, elle est quasi inexistante, à de très rares exceptions près.

- Le grec n'est plus une langue de contact du judéo-espagnol d'Istanbul depuis l'abandon des anciens quartiers juifs dans les années 50 et l'émigration massive de la communauté grecque après les troubles de 1955.
- L'abandon relatif après les années 50 (Varol, 1990), de la transmission du JE en famille, a conféré un statut non négligeable à l'espagnol moderne. Considéré comme langue de prestige du JE, il est étudié par ceux qui revendiquent leur héritage culturel et linguistique. Aux jeunes gens qui regrettent le JE, on propose l'apprentissage de l'hébreu moderne, ou, à défaut, de l'espagnol moderne. Certains adultes prennent des cours d'espagnol, qui devient, de fait, une nouvelle langue de contact du JE. Cette pratique n'est cependant pas encouragée par la communauté : à titre d'exemple, au lycée privé juif, le turc et l'anglais sont langues d'enseignement, l'hébreu moderne est langue obligatoire ; l'espagnol moderne devait être proposé en option pour les dernières années de lycée.
- La connaissance de l'hébreu moderne s'est développée, tant en raison de la politique communautaire qu'en raison de la séparation des familles après l'émigration massive de 1949 vers l'état d'Israël. Les jeunes gens sont incités à l'apprendre. Les voyages et séjours fréquents de part et d'autre sont l'occasion de modifier la prononciation de l'hébreu biblique ou d'emprunter des termes nouveaux. Il apparaît à travers leur fonctionnement que l'hébreu moderne est considéré aujourd'hui comme la norme de l'hébreu.

1.1.2 L'usage de codes concomitants

Les contraintes discursives ont fait l'objet de suffisamment de travaux pour que je n'insiste pas sur cet aspect. Cependant, la disposition de plusieurs codes concomitants, de listes de vocabulaire différentes, et une pratique pluriséculaire de l'art de mélanger les langues démultiplient les cas d'adaptation de chaque locuteur à l'interlocuteur, à l'auditoire, à la situation d'interlocution, au thème traité, comme je l'ai dit plus haut.

- Pour s'adapter à un interlocuteur masculin de préférence turcophone ou à une interlocutrice plutôt francophone, le locuteur JE turquise ou francise son JE.
- Pour rendre compte d'un sujet qui touche à la politique ou à l'administration, il turquisera également son discours, à moins qu'il n'aborde des sujets qu'il considère

⁵ La communauté édite régulièrement des brochures contenant les principales prières, en hébreu transcrit phonétiquement selon l'alphabet turc.

comme délicats ; dans ce cas il recourra au français cryptique. Ainsi, parlant, par exemple, des massacres des Arméniens ou, dans un tout autre registre, des revenants, les redoutables *chedimes*, les locuteurs passent très souvent au français (Bornes-Varol, 1992 a: 495-497)

- En présence de Turcs, en public notamment, le JE sera soigneusement expurgé des emprunts transparents ou supposés tels pour l'auditoire et remplacés par des termes synonymes ou de substitution de souche espagnole. *Un kavé*, 'un café' devient ainsi *un amargo*, 'un amer', *un turko* devient *un vedre* 'vert' ou *el de la otra nasyón* 'celui de l'autre nation'.
- Pour mettre en exergue sa bonne foi, son objectivité, sa modernité, tel locuteur introduit dans son discours en JE beaucoup d'alternances en français ou en turc, selon la langue d'enseignement dominante. Ces recours servent donc à attester, à objectiver le discours tenu en JE.

On a donc affaire, avec les locuteurs de JE de Turquie de plus de 40 ans, à des plurilingues dont la compétence (du moins passive) est comparable en JE, en turc et en français. Ils partagent, à quelques nuances près sur lesquelles j'aurai à revenir, un même système de références à l'hébreu biblique. Ce cadre de références s'exerce soit directement, soit indirectement, notamment par l'intermédiaire des textes calques en *ladino*, dans lesquels la langue sacrée est traduite mot à mot (Sephiha, 1973).

1.2 .1 La prolifération lexicale

Les locuteurs ont souvent le choix, à tous les niveaux de la langue entre une forme espagnole, une ou plusieurs formes d'emprunts hispanisés (c'est à dire intégrés), et, éventuellement, des formes d'emprunts non intégrés ou alternances. Le choix, bien sûr n'est pas systématique : *un tefter* sera toujours 'un cahier', et cet emprunt au turc n'a pas d'équivalent dans les autres langues. *Un kalem*, du turc, est plus employé et mieux compris à l'heure actuelle que *una pëndola* ou *un stilo*, que j'ai toutefois relevés.

Dans d'autres domaines, au contraire, plusieurs termes sont en concurrence avec des nuances particulières (Varol 1994 et 1995) : ainsi, pour 'pieux, pratiquant, religieux' les judéo-hispanophones disposent et usent a priori de *hasid*, *sofu*, *relijyozo*, *pratikante* / *pratiquant*, *mirante*, *dindar*, *djudyado*, *croyant* / *kreyente*, *pieux* ; on remarque une exception notable : le terme de souche espagnole *piyadozo* est employé pour Dieu avec le sens de 'compatissant' ou 'accessible à la pitié' (Nehama : 1977). On trouve donc dans ce champ lexical un emprunt à l'hébreu ancien, deux au turc, un terme de source espagnole certaine,

trois termes français non intégrés, une création lexicale propre au judéo-espagnol, et trois termes dont l'origine est indécidable. Ajoutons qu'apparaît chez les locuteurs Judéo-Espagnols d'Israël le terme *datí* (féminin *datiya*), pour évoquer une pratique religieuse ultra-orthodoxe accompagnée d'usages inhabituels qu'ils ne rencontrent qu'en Israël.

Les termes *pratiquant* et *pratikante* sont deux formes du même terme français, l'une intégrée morpho-phonologiquement, l'autre non intégrée. Or, elles peuvent se trouver en concurrence, chez un même locuteur, avec des nuances différentes (Varol, 1994 : 259 - 260). Les locuteurs eux-mêmes sont conscients de ces variantes et donnent parfois des justifications qui s'appuient sur des considérations de sexe, d'âge, de rang social ou de rôle dans la communauté : Bunis (1993 a : 43-45 notes 24 à 27) cite plusieurs extraits de presse qui détaillent plaisamment des façons de dire, des choix de termes ou d'expression⁶.

1.2.2 la « désintégration » des emprunts

Ce phénomène, conséquence du plurilinguisme des locuteurs, va à l'encontre des critères établis pour distinguer l'emprunt de l'alternance codique et remet en question la prédictibilité de ces phénomènes tels que l'ont établie, entre autres, S. Poplack et D. Sankoff (1987 ; 1988 ; 1990). Il est également en contradiction avec le principe de la séparation entre emprunt établi (*merged*) et l'emprunt spontané (*whole*) établie par Weinreich (1980) et utilisé pour la description du judéo-espagnol par Ora Schwartzwald (1992).

Un locuteur peut donc choisir entre une forme intégrée d'emprunt et sa forme « désintégrée », même pour des emprunts très anciennement établis dans la langue. Ainsi pour désigner le charbon, le terme *kimur*, du turc *kömür* a remplacé dans l'usage le terme *karvón*, de source espagnole qui ne subsiste plus que dans les expressions (*preto karvón*, par exemple, intensif de noir, signifiant littéralement 'noir charbon = très noir'). Il n'a cependant pas disparu et les locuteurs sont capables de l'utiliser lorsqu'ils en ont besoin⁷. Il est phonétiquement intégré, puisque *ö* et *ü*, qui ne font pas partie du système phonologique du judéo-espagnol, passent respectivement à *i* et *u*. Il est morphologiquement intégré puisqu'il reçoit le genre masculin et admet un diminutif : *un kimuriko* est ainsi 'un petit charbon', c'est à dire 'un morceau de charbon'⁸. L'expression *kemar kimur*, 'brûler du charbon' est conforme à la syntaxe de l'espagnol. Enfin, il s'agit d'un emprunt anciennement établi, puisqu'il figure

⁶ La note 26 relève notamment ces propos d'un journaliste de *La Epoka* en 1908 : « *Enfrente los términos de origen oriental son tambyén empleados términos de origen oksidental, sobre todo en eskrivyendo. Por echemplo : 'dubyo' en lugar de 'safek', 'djuez' en lugar de 'dayan', 'prove' en lugar de aní', 'karidad en lugar de tsedaká', 'testimo-nyansa' en lugar de 'edut', 'polvura' en lugar de 'barut', (...) 'fasil' en lugar de 'kolay', etsetre* ». (Pour l'unification de la graphie voir note 1).

⁷ Notamment pour hispaniser leur texte, ou le rendre plus « authentique », moins « mélangé » pour reprendre leurs expressions.

dans le *Me'am Lo'ez* de Jacob Kulí (Huli), publié en 1733 (D. Gonzalo Maeso et P. Pascual-Recuero, 1964) ; Or, dans le discours, il peut se trouver en concurrence avec la forme non intégrée *kömiir*. Une locutrice parlant à son fils oppose ainsi *kimur*, dans l'emploi courant non-marqué, à *kömiir*, dans un discours plus technique où elle fait référence aux charges de son immeuble et au paiement du chauffage au syndic, turc, de l'immeuble : *i sinko mil liras de kömiir pagimos*, 'et nous avons aussi payé 5000 livres de charbon'. Cette opposition apparaît à plusieurs reprises dans son discours. De la même façon, pour donner un exemple mettant l'hébreu en scène, un locuteur a le choix entre la forme intégrée *masa* pour le pain azyme et la forme phonologiquement non intégrée *matsá* (à ce propos cf. également H. V. Sephiha : 1987).

1.2.2 choix morphologiques

Les choix possibles se font aussi sur le plan morphologique. D. Bunis (1985), O. Schwartzwald (1993) ont noté les différentes formes de pluriel : en *-es*, conforme à l'espagnol, en *-im* emprunté à l'hébreu et de double pluriels *-imes*. Ces alternatives ne sont pas dues à l'insécurité linguistique des locuteurs et il est possible de dégager les nuances de ces différents pluriels. *-im* a ainsi une valeur de collectif, lorsqu'on en examine les emplois : *ladrón*, 'voleur' a pour pluriel *ladrones* 'des voleurs', *ladronim* sera plutôt 'la gent voleuse ou la troupe des voleurs' ; *ladronimes*, moins clair, désigne plutôt des membres de cette confrérie des voleurs. *Unos hahamimes* signifie quelques uns des membres du groupe des rabbins (*hahames* et *hahamim* étaient également possibles, mais avec des nuances différentes dont les effets de style individuels ne sont pas exclus). La variation individuelle fera préférer à une locutrice qui veut mettre en avant sa piété, et, partant, sa connaissance ou son respect de l'hébreu, le pluriel non intégré morphologiquement *keilot* au lieu du plus banal *keilás* (Varol, 1992 : III, 135, 211-212).

Les suffixes de dérivation font, à plus forte raison, l'objet de choix sémantiquement marqués : à *la haraganiya* 'la paresse' qui alternait déjà avec *la haraganedad* ou *paressité, tous deux dérivés de l'adjectif *haragán* paresseux, au moyen de suffixes de substantivation de source espagnole, s'ajoute *la haraganud* ou *paressitude, 'la paresse élevée au rang de philosophie', grâce au suffixe adapté de l'hébreu *-ud* (< *-ut*) qui sert à former des substantifs abstraits. Phénomène annexe, l'écho final du suffixe français « -itude », du latin *-itudo*, dont la valeur est abstraite et l'emploi savant, a pu encourager la faveur dont ce suffixe jouit.

1.2.3 Choix syntaxique

⁸ Sur les valeurs du diminutif en judéo-espagnol voir Bornes-Varol (1992) et Bunis (1996).

Quant à la syntaxe, elle peut être conforme à celle de l'espagnol classique ou empruntée à l'une des langues de contact ou bien encore, et c'est bien souvent le cas, empruntée à l'hébreu biblique, très influent en judéo-espagnol par l'intermédiaire de la langue calque ou ladino, phénomène que l'on rencontre déjà en Espagne avant l'expulsion. Je rappellerai, pour mémoire, le pluriel calqué sur l'hébreu *Kada X i X : kada uno i uno* 'chaque un et un', sur le modèle de l'hébreu *kol ehad ve ehad* avec le sens de 'tous', qui figure dans les textes en *ladino* connu par cœur de tous comme *la hagadá* de Pâque. I. Revah (1961 et 1970) signale que cet hébraïsme était déjà utilisé par les Juifs en Espagne. La forme est perçue par les locuteurs comme plus littéraire, plus emphatique (Sephiha :1988). On se situe dans ce cas du côté du marquage de la variété par référence culturelle aux textes sacrés.

Il en va de même avec la forme *la ija la buena*, qui, à l'imitation de l'hébreu, répète l'article devant l'épithète et se substitue, en fonction du choix du locuteur, à la formulation plus ordinaire *la ija buena* ou *la buena ija*, pour 'la bonne fille'.

On choisira également entre l'absence ou la présence de l'article ou de la préposition. Ainsi, pourra-t-on dire *agora fuman chabad* 'aujourd'hui (de nos jours) ils (les gens) fument le samedi' au lieu de *fuman en chabad* ou *los chabades*, également possibles. Cette façon de dire est très courante à Istanbul, où elle se rapproche de la construction turque. Il ne s'agit donc pas, dans ce cas, d'une influence de l'hébreu moderne, comme l'a écrit S. Berg-Seligson (1986 : 331). De la même façon, l'autre exemple qu'elle cite *afile ambulans, mil liras* 'même une ambulance, c'est mille livres', à la place de *afile una ambülans es mil liras*, est une formulation elliptique. Cette tendance à la contraction expressive, à l'ellipse de l'article et du verbe être, très courante à Istanbul, s'appuie également sur la construction turque : *ambülans bile, bin lira*, soit littéralement 'ambulance même, mille livres'. Il ne s'agit pas, encore une fois, d'un simple phénomène d'oralité : si dans la langue parlée, en espagnol comme en français, l'élision du verbe être est courante dans cette position, celle de l'article ne se rencontre pas.

2. Langue / langues, code(s) ou variétés

Si les théories formulées pour des bilingues ou plurilingues possédant des codes définis et normés ne peuvent s'appliquer telles quelles au judéo-espagnol, la question se pose de la définition des bornes de la langue. En effet, en raison de cette si grande étendue possible de variation ou de choix motivés à tous les niveaux de la langue, on ne rencontre pas, d'un côté, l'espagnol classique, d'un autre, le turc, et d'un troisième, le français, mais le français, le turc, auxquels il faut adjoindre les variétés de turc et de français parlés par les Juifs de

Turquie, la langue calque ou *ladino*, comme intermédiaire entre l'espagnol médiéval et l'hébreu biblique, et, enfin, le judéo-espagnol, comme résultante composite mouvante de toutes ces langues et variétés de langues en interaction avec l'espagnol contemporain de l'expulsion, sur lesquelles par ailleurs il agit.

On a donc affaire à un objet mouvant qui va du judéo-espagnol le plus lisible par un Espagnol au français ou au turc parlés par les Judéo-Espagnols, en passant par des variétés de judéo-espagnol francisées ou turquisées.

2.1 Judéo-espagnol francisé ou français de Turquie judéo-hispanisé ?

Si nous regardons, par exemple, la phrase suivante émise par un Judéo-Espagnol : *Monsieur Aseo, el profesor d'hébreu era en même temps directeur de l'Aliansa*. Ce n'est pas tout à fait du français ni tout à fait de l'espagnol. On peut parler de code mixte, ce à quoi la graphie que j'ai adoptée nous invite. Mais cette phrase n'est pas très éloignée de la forme française dite « de Turquie » par les Judéo-Espagnols ⁹. Le français étant une langue introduite par les écoles de l'Alliance Israélite Universelle à partir de 1860, il constitue une norme à part entière. La phrase serait *Monsieur Aseo, le p[r]ofesseu[r] d'héb[rö :] était [an] même temps (le) directeur de l'Alliance*. Seules la phonétique et l'accent de phrase diffèrent ici du français de France, ainsi que le terme Alliance qui n'a pas de référent évident pour quelqu'un qui n'a pas connu cette institution.

Notons que ce « français de Turquie », pour adopter la terminologie de nos locuteurs, est fortement influencé par le turc (Alguadich Durazzo : 1982), directement (cf. également Rocca : 1987) ou indirectement, par l'intermédiaire du judéo-espagnol, où l'on rencontre bien souvent des formulations analogues (cf. également Crews : 1935) : il en est ainsi des phrases relevées durant mes entretiens enregistrés ou mes enregistrements de conversations ordinaires : *femme de ménage vous prenez ?* pour 'allez-vous prendre une femme de ménage ?' et *ne le fais pas énerver* pour 'ne l'énerve pas' où la prononciation des [r] et l'accent de phrase sont conformes à ceux du judéo-espagnol, se diraient de façon calque en judéo-espagnol *mosa tomaréch ?* (ordre syntaxique du turc – OV – et absence de déterminant), et *no lo kizderees* (forme factitive empruntée au turc). De la même façon, *un mais que je t'achète ?* est-il une transcription calque de la formulation turque (ordre des mots + usage du seul subjonctif) pour signifier 'veux-tu que je t'achète un (épi de) maïs ?'; on

⁹ Ce français de Turquie est reconnu explicitement comme une variété de français tout à fait précise par la plupart des judéo-espagnols : « en français de Turquie nous disons 'palier' » répond catégorique une locutrice à la mention du mot 'étage'.

dirait de même en judéo-espagnol *un misir ke te merke ?* ; l'accent de phrase, très « chantant », est celui du judéo-espagnol.¹⁰

2.2 Judéo-espagnol turquisé ?

Sans doute y a-t-il adoption de formes turques par les locuteurs, cependant là encore il convient d'être circonspect. Quoique, par dérision, les judéo-espagnols puissent vouloir montrer que leur langue est truffée d'emprunts au turc (du moins pour ce qui est du lexique) pour la dénigrer, on aura peu de chances d'entendre énoncer naturellement les deux phrases type qui servent à stigmatiser le phénomène :

- *En los meselés del hükümet no me karicheo*, 'dans les affaires du gouvernement je ne me mêle pas'

- *El vapuriko se yaklachtireó al iskele*, 'le petit bateau à vapeur a accosté à l'embarcadere'

La morphologie et la syntaxe sont espagnoles et le lexique turc à cette nuance près que le verbe turc de la seconde, ne présentant pas d'autre modificateur verbal, est présenté à la forme factitive qui, en raison de son expressivité, a la faveur des Judéo-Espagnols (Varol : 1990 et 1998). On semble proche ici des cas de *lingua media* dont le lexique appartient à une langue et la morphologie à une autre (cf. *infra*)¹¹ et qui sont le fait de bilingues (Thomason 1997 : 1).

Cependant, pour reprendre l'exercice d'école que constitue l'exemple du rabbin Aseo cité *supra*, j'ai obtenu également la phrase suivante *el rav Aseo i profesor era d'evreo i müdür era de l'Alyansa*, litt. 'le rabbin Aseo et professeur (il) était d'hébreu et directeur (il) était de l'Alliance'. Aucun de mes locuteurs n'a traduit en mettant spontanément le verbe à la fin, mais aucun, lorsque je l'ai proposée, n'a trouvé choquante la formulation *i müdür de l'Alyansa era*. La syntaxe se trouve modifiée par l'influence du turc et on remarque l'emprunt *müdür*, mais aussi la répétition de *i*, ainsi que sa valeur adverbiale 'aussi' attribuée à l'influence des langues balkaniques (Correa-Calderón : 1965).

2.3 judéo-espagnol hébraïsé / hébreu hispanisé?

Il faut noter qu'il existe également des phrases types pour stigmatiser l'envahissement du judéo-espagnol par le lexique hébraïco-araméen des textes religieux : *La henozika de la*

¹⁰ Il est à noter tout de même qu'en espagnol parlé comme dans le français régional du sud-ouest le subjonctif employé seul à la forme interrogative est fréquent dans le sens de 'veux-tu que + verbe'.

¹¹ Lors de sa dernière conférence à Londres, « The Language of Iberian Jewry and the Origins of Judeo-Spanish » *Eleventh British Conference on Judeo-Spanish Studies*, juin 1999, le professeur Yom Tov Assis a cité un exemple qu'il a relevé en judéo-espagnol de Turquie : *el zil tchaldeó*, où l'on retrouve les mêmes caractéristiques que dans la seconde phrase-type ; *zil* et *çalmak* appartiennent au lexique turc, mais la phonétique

chamacha deshametzó el kal i kachereó los kelim para Pesah. L'essentiel du vocabulaire employé se rapporte ici à des concepts religieux, mis à part *henozika* 'gracieuse' (Bunis, 1993 : 550).

Pour reprendre l'exemple précédent, lorsque j'ai demandé à certains locuteurs de traduire la phrase du français ou du turc, j'ai également obtenu *rebí Aseo* (en Israël seulement) et *el haham Aseo* (en Turquie) *era profesor d'evreo*, (*No profesor*, corrige une vieille dame d'Istanbul, *kale dizir melamed*) *i profesor de l'Aliansa* ; une locutrice ajoute les précisions suivantes : *era él ken mandava ayá... era el grande de ayá*. Si le terme *haham* désigne couramment le rabbin en Turquie pour les Juifs comme pour les Turcs, ceux qui résident en Israël sont gênés par le détournement du sens de *haham* 'sage, savant', le terme plus ancien *melamed*, professeur dans les écoles religieuses (ou *talmud torá*) s'impose à une locutrice comme plus authentique, parce que la question est linguistique. Je n'ai jamais entendu nommer les professeurs de l'Alliance autrement que *profesör/ profesor*. Autre phrase obtenue : *el haham Aseo era profesor d'evreo i era i direktor de l'Alyansa*, où l'on retrouve les valeurs de *i* déjà rencontrées.

Ces phrases sont cependant artificielles, puisqu'arrangées, demandées, corrigées par et pour l'observateur ; enfin, toutes sont en judéo-espagnol, pour les locuteurs du moins (mise à part celle qui est en français de Turquie). Dans le discours spontané, d'autres combinaisons auraient pu apparaître.

2.4 Conscience de l'emprunt

Notons un point très important : les locuteurs sont conscients de ces phénomènes qui font l'objet d'analyse ou de réanalyses. L'humour témoigne de la conscience linguistique des locuteurs qui peuvent fabriquer de fausses phrases turquisées, comme on l'a vu plus haut, mais pratiquent aussi les jeux de mots interlinguistiques. Les créations lexicales plaisantes sont la preuve de cette activité métalinguistique. Ainsi, le plaisant *Doktor Maymunidis* qui moque les prétentieux, ne peut se comprendre que si l'on voit bien que le docteur n'est pas Maïmonide (en JE, à Istanbul, on dit *Maymónides*) mais un singe (*maymun* en turc comme dans l'étymon du nom) qui est de surcroît grec puisqu'il est affublé de la terminaison des patronymes grecs de la Mer Noire *-idis* ; grâce à ces petites nuances, on passe de 'il se prend pour Maïmonide' à 'c'est un singe grec qui se prend pour Maïmonide'.

et la morphologie sont celles de l'espagnol ; le verbe turc présente, sans raison apparente, une forme factitive ajoutée.

Malgré la complexité de l'analyse, les locuteurs savent également dire que, dans le verbe *muhladear*, 'moisir', *muhla-* vient du grec, que *-dear* est espagnol et que le verbe ainsi obtenu est factitif. La valeur factitive qui est donnée par *-d-*, emprunt morphologique au turc, étant discrète, *-d-* n'est pas perçu comme le support. Dans le verbe *batirear* 'couler, faire couler un bateau', la forme factitive *-tir-* du verbe turc *batmak* est mieux identifiée. Cette conscience des emprunts est évidemment empirique et non exempte d'erreurs. Ainsi par exemple *telisim* 'maniaquerie', terme emprunté au turc *tllsIm* qui signifie 'magie' est-il analysé comme emprunt à l'hébreu à cause de sa finale en *-im*.

3 Le recours à la diachronie

Compte tenu de la convergence ou de la concomitance de certains phénomènes linguistiques dans les langues de contact, on peut être tenté de recourir aux études diachroniques, surtout à celles de l'espagnol classique, afin de déterminer ce qui est emprunté ou ce qui préexistait.

Or, le linguiste qui étudie le judéo-espagnol s'entend fréquemment répondre, surtout dans le cas d'emprunts ou de calques syntaxiques qui sont les plus difficiles à établir, que telle ou telle forme expliquée par la syntaxe du turc ou de l'hébreu, existait déjà en Espagne médiévale et que l'on trouve une forme semblable dans tel ou tel *romance* ou chez tel ou tel auteur.

Il y a là un véritable problème, car même si le bon sens voulait qu'entre une occurrence médiévale, rare et collectée dans un texte dont on ne connaît pas exactement la source, et une structure de contact dominante, très présente en synchronie, on considère que cette dernière est à l'origine de la tournure judéo-espagnole, il est également intéressant de tenir compte du fait que certaines formes, qui apparaissent ou réapparaissent, ont un lien avec des formes anciennes abandonnées ; comme si les emprunts étaient liés à certaines potentialités de la langue qu'ils viendraient réactiver ou réactualiser. Cette remarque semble aller dans le sens des travaux de Claire-Blanche Benveniste sur la syntaxe et la morphologie du français parlé.

3.1 L'influence de l'hébreu biblique sur le judéo-espagnol

3.1.1 Spécificité du judéo-espagnol ? ou caractéristique partagée avec l'espagnol médiéval ?

C'est un des points qui illustrent le mieux la difficulté de déterminer si l'on a affaire à une tournure propre à l'espagnol médiéval ou à l'influence des textes en ladino sur le judéo-

espagnol d'après l'expulsion. D'abord, parce que l'influence de l'hébreu biblique sur l'espagnol médiéval est probablement très importante. Blondheim (1925) dans *Les Parlers judéo-romans et la « Vetus Latina »*, pose le problème et parle du poids des *Biblias romanceadas*, Bibles en langue romane, établies souvent par les Juifs, pour des Juifs ou pour des chrétiens, ou bien simplement corrigées pour eux par des Juifs. Les *Biblias romanceadas* ont circulé en Espagne jusqu'à 1559, date de leur interdiction. Or, si la tradition de traduction était très ancienne (l'existence des Bibles juives en langue-calque est attestée dès le XIII^e siècle d'après Margherita Morreale (1963) et le XII^e siècle pour Moshe Lazar qui date de 1152 la *Fazienda de Ultramar* (1965), le XIII^e siècle pour S. Revah qui date comme Lapesa (1991 : 234) de 1220 la *fazienda de Ultramar* et qui relève un fragment du XIV^e siècle d'une *Haggadah* (1969-1970 : 574). Certains auteurs, au nombre desquels Wexler (1977) et Weinreich (1980) considèrent qu'en raison des particularités linguistiques de ces traductions et de la présence d'un lexique en relation avec la spécificité de la culture juive d'Espagne, on peut parler de judéo-espagnol avant l'expulsion de 1492.

3.1.2 Au delà des hébraïsmes connus et répertoriés, comme le Roi des Rois, la valeur adversative, = *pero* 'mais', que peut avoir le *y* de l'espagnol comme le *i* du judéo-espagnol, vient de l'hébreu. Correa-Calderón (1965 : 155) la relève dans le proverbe judéo-espagnol *yagas kuradas duelen i no tanto*¹², comme un cas rare qu'il ne s'explique pas. Fouché-Delbosc analysait la valeur adversative du *i* judéo-espagnol en l'imputant à l'hébreu, mais il n'a rien dit de cette même valeur en espagnol. Or, quoique plus rarement qu'en judéo-espagnol, le *y* adversatif est connu en espagnol. Au XVI^e siècle il est fréquent chez Sainte Thérèse d'Avila dont il y a tout lieu de penser qu'elle lisait des Bibles en *romance* avant leur interdiction¹³ : ... *traía temor de Dios lo más continuo ; y veo a dónde me tenían ya los demonios aposentada...* (1990 : 384 et note 20) ; *porque hace el Señor que se quede en la memoria, que no se puede olvidar ; y lo que es el entendimiento es como primer movimiento del pensamiento, que pasa y se olvida* (1990 : 311). D. Chicharro signale à deux reprises en note que « fréquemment la sainte emploie la conjonction *y* avec une valeur adversative ». Bien que rare, elle se trouve également chez des auteurs contemporains comme Gabriel Miró.

3.13 L'abondance et la répétition de la conjonction *y*, fait dire à Keniston (1938 : 662 ; 42.13) qu'au XVI^e siècle, c'est la copule la plus fréquente : « *it occurs 266 times in a single unit of Santa Teresa* ». Elle est bien souvent redondante, et peut avoir la valeur de 'avec' ou

¹² Soit, littéralement '(les) plaies guéries font mal mais pas autant'.

¹³ Après la publication de l'index de Valdès en 1559. Dans *El libro de la vida*, Teresa déplore la disparition de nombreux livres en *romance*, qu'elle ne pourra plus lire car elle ne sait pas le latin (1990 : 323). Au nombre de ces livres figuraient la Bible et Les Evangiles.

‘et aussi’. Elle est extrêmement fréquente en judéo-espagnol avec des valeurs très diverses dont toutes celles des textes en *ladino*. R. Lapesa en attribue la fréquence, dans les textes du moyen âge, aux traductions de l’arabe (1991 : 233) et la juge excessive (1991 : 243). Il va sans dire que dans ce cas l’influence des *Biblias romanceadas* semble en cause.

3.1.4 D’autres formes judéo-espagnoles entrent dans ce cas d’étude ; il en va ainsi des infinitifs narratifs *kuzir no se kuze* ‘pour ce qui est de la couture, on ne coud pas’ qui font partie de la langue du XVI^e siècle espagnol. Keniston donne l’exemple : *responde que él saber no lo sabe* (1938 : 509, 37.351) (littéralement : ‘il répond que lui savoir il ne le sait pas’) et déclare à leur sujet : « *it is probable that in the earliest Spanish texts, such as the Bíblia medieval romanceada, this construction is an Hebraicism ; but with Guevara, the only sixteenth-century writer who offers examples it is a mannerism, used to enhance the verbal concept. As such he uses it also as a cognate accusative with an intransitive verb : Morir yo no moriré (‘mourir je ne mourrai pas’)* ». Sephiha (1985 : 672) note que cette construction est fréquente en *ladino*, mais qu’Alvaro Galmés de Fuentes n’en relève pas d’exemple dans les traductions de l’arabe.

3.1.5 Les figures étymologiques se trouvent dans le même cas : *la aresivida ke mos aresivyeron*, littéralement ‘la réception qu’ils nous ont reçue’ pour ‘qu’ils nous ont faite’, *gritar un grito*, ‘crier un cri’, sont fréquentes en judéo-espagnol où elles sont bien perçues, d’un usage littéraire. On considère qu’elles abondent en raison des calques de l’hébreu dans les textes en *ladino* : *hechizar hechizos*, etc... En espagnol contemporain, elles sont nombreuses et considérées comme populaires. Cette influence est renforcée comme le note Josep Solà-Solé (1983 : 250) par le fait que les figures étymologiques et la paronomase sont un trait partagé par l’hébreu et l’arabe et qu’elle est fréquente dans les textes médiévaux espagnols de base arabe. Haim Vidal Sephiha (1985, 672) ne dit pas autre chose, qui cite comme un trait de l’espagnol *aljamiado-morisco* (c’est-à-dire écrit en caractères arabes) : *gritó un grito, lloró lloramiento muy grande*... ‘il cria un cri’, ‘il pleura des pleurs en quantité’. Ces formes sont fréquentes dans la littérature du XVI^e siècle ; Sainte Thérèse en fait un important usage : *morir una muerte*, ‘mourir une mort’, *gozar un gozo*, ‘goûter un plaisir’, etc...

3.1.6 Le participe présent associé au verbe conjugué est dans la langue du XVI^e siècle espagnol un hébraïsme reconnu qui ne se trouve que dans des textes bibliques ou chez des auteurs religieux, ainsi que le note Keniston (1938 : 554, 38.27) : *Considerando consideraba como las cosas que han de estar*, ‘considérant il considérait comme les choses doivent être’ ; *calla callando*, ‘il se tait se taisant’ ; etc. Là encore Solà-Solé (1983 : 251-252) indique cette construction comme un exemple de l’effet de la convergence des langues sémitiques qui

influence l'espagnol, tant médiéval que classique. Les exemples qu'il cite sont tirés par Alvaro Galmés de Fuentes du *Libro de Buen Amor* de l'archiprêtre de Hita et du *Rimado de Palacio* de P. López de Ayala, ou par R. Menéndez-Pidal de la *Crónica General* d'Alphonse X le Sage et d'autres encore du *Lazarillo de Tormes* et des œuvres de Francisco Delicado, Calderón, Lope de Vega et Quevedo. Il s'interroge alors sur une possible « réminiscence de l'influence arabe » chez les auteurs classiques, pour démontrer ensuite qu'il s'agit plutôt d'une tournure hébraïque très présente dans la traduction calque de la Bible, qui apparaît de préférence dans les œuvres d'auteurs catalogués comme *conversos*, mais dont l'influence s'étend au-delà de ces seuls cercles. L'existence remarquée par Solà-Solé (1983 : 252 note 32) de formes semblables en yiddish et, à travers lui, dans les langues baltiques, plaide pour la diffusion d'une tournure linguistique hébraïque.

3.1.7 La substitution par le pronom relatif *ke*, surreprésenté, des autres relatifs est commune au judéo-espagnol, à la littérature rabbinique, aux bibles en *ladino* et aux textes *aljamiado-moriscos*. H.-V. Séphiha (1985 : 671) compare les cas l'emploi abusif du relatif : *pasaron por un desierto ke no abia en-él presona*, littéralement 'ils passèrent par un désert qu'il n'y avait en lui personne' en *aljamiado-morisco* et *a todos los reeinos ke tu pasán a.i* (Dt. 3, 21) en *ladino*. Mais Kraus (1951 : 268) distingue deux cas. Il fait remarquer que le judéo-espagnol, comme l'hébreu, semble avoir du mal à exprimer : 'de qui', 'duquel', 'avec lequel', 'dans lequel' etc. et tend à avoir recours à *ke*, par exemple : *en los kazinos ke ay djas se entra kon biletos*, 'dans les gazinos qu'il y a du jazz on entre avec un billet', mais il attribue ce fait à une tendance générale de la langue parlée, en s'appuyant opportunément sur des exemples de français parlé cités par P. Martinon : 'L'homme que j'ai parlé à ma mère', 'le livre que je me sers'. Par contre, il attribue à un hébraïsme l'exemple suivant, à propos duquel il souligne que le phénomène d'encastrement de propositions relatives - « *interlocked* » *relatives clauses*, pour reprendre ses termes- est une tournure latine classique : *Vos tenech tambien una dulce sonrisa ke, el ke la resive, se manietiza*, 'vous avez aussi un doux sourire que celui qui le reçoit en est magnétisé'. Il est certain, qu'en dehors de la langue parlée, le judéo-espagnol écrit, le *Me'am Lo'ez* de Jacob Hulí notamment (publié en 1733), présente un nombre impressionnant de recours au seul relatif *ke*.

3.1.8 Les répétitions du type *muntcho muntcho*, *bueno bueno* sont fréquentes en judéo-espagnol. Dans les Bibles en *ladino* elles reprennent un tour hébraïque superlatif. On les

rencontre avec fréquence dans les écrits du XVI^e siècle, (cf. Santa Teresa de Avila, 1990 : 187 note 18)¹⁴.

3.1.9 L'infinitif narratif, très fréquent en judéo-espagnol contemporain (Varol, 1992 : 249), existait en espagnol médiéval. Il était considéré comme une caractéristique du style populaire et vivant, au XIII^e siècle, dans la province de León (Menéndez –Pidal , 1914 : 84). Keniston remarque (1938 : 543, 37.857) que l'infinitif « historique » est rare au XVI^e siècle. Santa Teresa et Diego Hurtado de Mendoza sont d'après lui les seuls écrivains qui montrent une prédilection pour cette tournure. Peut-être faut-il y voir une nouvelle fois l'influence de l'espagnol archaïque des Bibles en *ladino*.

3.1.10 Anita Schoonheere (1993) a raison de souligner que, si la valeur du suffixe *-ón*, hésitant entre diminutif et augmentatif, attribué par David Gonzalo Maeso à l'influence ancienne de l'hébreu, a une origine latine établie, il n'en est pas moins vrai que ce suffixe de l'hébreu classique a été repris par l'hébreu moderne et « fonctionnellement réactivé » par les langues européennes. S'il existe en judéo-espagnol comme augmentatif et péjoratif, on peut penser qu'en Israël, au contact de l'hébreu moderne, il prendra des valeurs nouvelles. J. Solà-Solé (1983 : 266) indique, quant à lui, que l'alternative à l'utilisation de l'infinitif pour former des noms abstraits en espagnol médiéval - tendance due notamment à l'influence de l'arabe - a été contrebalancée par le recours à des suffixes de dérivation nombreux et concurrents dans les textes de l'époque alphonsine. Il attribue ce fait à l'influence des traducteurs juifs, qui recherchaient des équivalents des suffixes bibliques et rabbiniques *-an*, *-on*, *i*, *-it* et surtout *-ut*¹⁵. Ce goût pour les suffixes expliquerait la profusion des formes dérivées médiévales en *-ez*, *-eza*, et *-ura* qui ne sont pas entrées dans le corps de la langue. Et de noter, fort justement, en s'appuyant sur C. M. Crews, que les formes en *-ura* ont continué, par contre, d'être productives en judéo-espagnol des Balkans. Dans un article sur la variation morphologique dans le lexique espagnol du moyen âge, B. Müller, attribue la forme *aborricion*, à un « terme spécial de la langue des Juifs de l'Espagne médiévale ; il souligne la rareté du dérivé *abondadura*, et attribue la forme *pavura* à une création lexicale de Berceo (1996/97 : 123). Le terme *pavura* figure dans les *Coplas de Yosef ha-Tsadik* de l'auteur judéo-espagnol Abraham de Toledo (1732) et alterne avec *pavor* dans le judéo-espagnol de Salonique (Nehama : 1977).

3.2 L'influence de l'hébreu moderne

3.2.1 Le problème du choix de la norme :

¹⁴ Dámaso Chicharro y attribue la fréquence élevée de *muchos muchos*, *cierto cierto*, *muy muy*, *nada nada*, etc. à une « réminiscence du langage infantile chez la sainte » tout en notant que « certains critiques disent qu'il s'agit d'un superlatif intensif par répétition, d'origine hébraïque ».

¹⁵ Toujours utilisé dans la formation des termes abstraits en judéo-espagnol cf. *supra* : *haraganud*.

A l'heure actuelle, l'hébreu moderne constitue une langue de contact du judéo-espagnol, notamment en Israël. Or, il faut bien se garder, dans les études portant sur le judéo-espagnol parlé en Israël, d'oublier que le Judéo-espagnol n'est pas de l'espagnol moderne, certes, mais qu'il n'est pas, non plus, une simple variété archaïsante de l'espagnol présentant simplement quelques emprunts lexicaux à l'hébreu. Partir de ce principe amène à mésestimer certains phénomènes ou à commettre des erreurs d'interprétation. Il en va ainsi des remarques de Susana Berk-Seligson (1986). Dans son analyse de l'alternance hébreu/espagnol en Israël, elle mélange des cas d'alternance dus à la mauvaise maîtrise de l'hébreu moderne par les locuteurs, avec des cas qui, pour reprendre ses termes exacts, « violent la syntaxe » de l'espagnol moderne, mais pas celle du judéo-espagnol où les formulations « erronées » qu'elle relève, sont dues, bien souvent, à l'influence du turc ou du *ladino* et sont typiques du judéo-espagnol de Turquie. Pour diverses raisons on ne peut assimiler le contact de l'hébreu moderne et de l'espagnol en Israël avec celui du judéo-espagnol et de l'hébreu moderne. Par contre, dans une perspective comparatiste, il serait intéressant d'observer les résultats de ces nouveaux contacts de langue et de les comparer, puis de les rapporter à ce que l'on sait du contact, en diachronie, de l'hébreu et de l'espagnol médiéval. Il faut donc bien prendre garde de distinguer d'un côté l'espagnol actuel dans toute ses variétés, du judéo-espagnol dans ses différentes variantes, et de l'autre l'hébreu moderne de l'hébreu biblique et michnique.

3.2.2 Absence de prise en compte de l'influence diachronique de l'hébreu

S. Berk-Seligson cite, par exemple, le passage : « *Agora fuman chabat, kaminan oto, aval aki, has ve chalom no aviya. Chabat, chabat kodech, ni gizar, ni oto, ni ... Tefila ; vinir a kaza ; vijitar primos serka ; otra vez al kal ; chabat* »¹⁶ (1986 : 331). En voici une traduction : 'Aujourd'hui on fume (les jours de) chabat, on voyage (en) auto / on utilise (l') auto, mais ici avant, grâce à Dieu, il n'y avait pas (cela ne se faisait pas). Chabat, (c'était le) jour sacré, (sous-entendu *no aviya* : il n'était pas question de) cuisiner, ni (d')auto, ni (de)... (il n'y avait que la) prière ; venir à la maison ; (aller) encore une fois à la synagogue ; (c'était) chabat (véritablement).'

Elle attribue les 2 omissions de préposition, verbe, copule, au difficile maniement des prépositions intégrées de l'*ivrit* : *be, le, me...* . Or, à part l'emprunt *aval* 'mais' qui supprime le turc *ama* ou l'italien *ma* - *empero* s'est perdu peu à peu au cours de ce siècle -, et l'emprunt à l'hébreu *kodech*¹⁷, rien ne différencie cette phrase de celle que j'aurais pu obtenir à Istanbul, auprès de gens qui ne connaissent pas l'*ivrit*. La formulation en est régulière, eu égard à ce qui

¹⁶ Pour des raisons de commodité, j'ai adapté sa graphie à la mienne.

¹⁷ Le terme est connu des Judéo-Espagnols de Turquie mais je ne l'ai jamais vu associé à *Chabad*.

se pratique, à l'oral, en judéo-espagnol. La seule autre modification notable consiste en la correction de la prononciation de *chabat*, plus conforme à l'*ivrit*, alors qu'à Istanbul on prononce couramment *chabad*, avec une fricatisation du *d* final. La syntaxe, quant à elle, est tout à fait judéo-espagnole. La disparition des marques espagnoles dans *chabat*, *chabat kodech*, est une tournure elliptique fréquemment utilisée en judéo-espagnol. Comme par exemple: *la kaza, kodjá kaza* 'la maison, grande maison' pour 'la maison était une grande maison' où la virgule, la pause à l'oral, remplace *era una* 'était une'. *El chabad era un diya santo* est possible, mais moins proche des formulations bibliques et moins expressif. Le renforcement de la tournure hébraïque véhiculée par le *ladino* permet d'insister sur la sainteté du jour. Il n'est pas ici question d'erreur, mais de choix stylistique.

3.2.3 Mésestimation de l'influence du turc

Il y a également mésestimation de l'influence du turc, tout d'abord dans la disparition des articles et de certaines prépositions, ensuite dans la présence de *no aviya* en fin de proposition. Ce calque du turc, très utilisé en judéo-espagnol signifie 'il n'y avait pas' dans le sens de 'cela n'existait pas, ne se faisait pas'¹⁸. L'expression est sous-entendue après *ni gizar, ni oto...* La position en fin de phrase de *no aviya*, correspond à celle du turc.

4. Problèmes de coexistence de formes appartenant à l'espagnol et à d'autres langues de contact : diachronie ou synchronie

4.1 Tournures présentes dans l'espagnol non normé

Il en va ainsi du *m-* initial qui sert à dénigrer, à contredire, comme le *schm-* initial du yiddish. Il s'ajoute au second terme répété s'il commence par une voyelle ou remplace la première consonne : *yidich midich* pourrait irrévérencieusement me répondre un locuteur de judéo-espagnol, ce qui signifierait 'le yiddish, tu parles', ou 'ton yiddish à la noix', ou 'je t'en ficheraï moi du yiddish', ou en enfin 'le yiddish et toutes ces sortes de trucs'. Ceci en contexte turcophone semble une adoption pure et simple du *mühmele* turc, de même sens, de même usage et très répandu. Or la relecture des études de Werner Beinhauer sur l'espagnol parlé (1973 : 122), et notamment sur l'humour dans l'espagnol parlé, montre que ce procédé y figure, quoique de manière moins souple et moins étendue, dans un nombre fini d'expressions : *sin chistar ni mistar, ni paula ni maula, no decir ni tus ni mus*.

¹⁸ En ce qui concerne cette tournure *aviya / no aviya* + substantif ou infinitif, ne la trouvant ni chez Keniston (1938) ni chez Hanssen (1966) ni dans Lapesa (1991), j'en suis arrivée à la conclusion provisoire qu'elle ne provient pas de l'espagnol classique mais du turc littéraire : substantif ou infinitif + *var / yok*. Cependant sa présence à plusieurs reprises dans le texte de Sainte Thérèse (ex : *no hay arder el fuego de amor*, 1990 : 440) invite à plus de circonspection.

Il convient donc de bien observer les usages populaires de l'espagnol. Ils peuvent avoir conservé des traits archaïsants qui ont pu avoir une influence sur l'adoption d'une tournure empruntée ou bien qui se sont réactivées au contact d'une langue présentant le même phénomène.

4.2 Tournures rares présentes dans l'espagnol du haut moyen-âge

Les bibles en *ladino* ont conservé des termes déjà archaïques lors de l'expulsion d'Espagne qui ont contribué à maintenir ces termes en judéo-espagnol vernaculaire (Sephiha : 1973). Cependant, ceci affecte plutôt le lexique et ces termes sont identifiables dans la mesure où l'on dispose des textes. La question se pose différemment lorsque l'on a affaire à des tournures syntaxiques rares. On a vu plus haut comment tel tour hébreu pouvait également figurer en espagnol classique. La confrontation avec d'autres situations de contact de l'espagnol peut alors permettre d'en élucider la source.

4.2.1 Le cas se rencontre à propos de l'antéposition déterminant / déterminé, caractéristique du turc. On la trouve de manière relativement récente réalisée en judéo-espagnol de Turquie, entre autres dans le cas du complément de nom, notamment. En voici un exemple, à savoir une phrase spontanée effectivement prononcée en discours par un locuteur¹⁹ :

el rav Aseo la mujer era direktrisa d'eskola
le rabbin Aseo la femme était directrice d'école

Cette forme est peu répandue, mais parfaitement comprise en judéo-espagnol. Peter Muyskens, lors d'une conférence à Amsterdam, a attiré mon attention sur le fait que l'on rencontrait une forme similaire dans l'espagnol parlé dans la Cordillère des Andes. Tous s'accordaient à y voir l'influence du quechua qui présente une structure syntaxique similaire. Cependant, il existe deux cas d'un archaïsme espagnol semblable employé dans des chansons de geste, relevés par Lapesa (1991 : 223) : *Atiença las Torres* et *Burgos la casa, Burgos essa villa, París essa ciudad*, pour *las torres de Atiença* et *la ciudad de París*. On peut donc penser au maintien d'un archaïsme. Or, en judéo-espagnol, cette tournure est plutôt récente et le fait de locuteurs turcophones. D'autre part, cette tournure est courante au Pérou où elle calque le quechua : *Francisco casa* pour *la casa de Francisco*, 'la maison de Francisco' (Luján Minaya & Sankoff 1984 : 357 ; Muyskens 1984 : 109). Comme en judéo-espagnol de Turquie, on peut trouver des cas d'antéposition où la préposition est maintenue : en judéo-espagnol, *de Suzan*

¹⁹ C'est d'ailleurs à partir de cette phrase que j'ai établi le cadre de l'expérimentation dont il est fait état plus haut.

la inyeta, pour ‘la petite-fille de Suzan’ ; au Pérou, *de Juan su pantalon*, où l’on trouve le possessif : littéralement ‘de Juan son pantalon’.

En « français de Turquie » (cf. *supra*), j’ai relevé également *de la femme d’en bas le fils* pour ‘le fils de la femme d’en bas’²⁰. Les critères de fréquence et d’émergence récente ainsi que la particularité du plurilinguisme des locuteurs, semble plaider pour une influence de la langue de contact co-territoriale sur l’espagnol, plutôt que pour le maintien d’une tournure médiévale rare. Il n’est pas exclu, toutefois, que le contact de langues ait réactivé une tournure latente. Ainsi que l’a noté Claire Blanche Benveniste, l’existence d’une forme passée peut expliquer l’émergence d’une nouvelle forme semblable dans la langue parlée. Ce serait l’une des raisons pour laquelle un emprunt syntaxique se trouve possible : recoupant une forme ancienne, il ne mettrait pas en péril l’équilibre du système. C’est une piste de recherche intéressante.

4.2.2 Un autre exemple de ce que la mise en relation de deux situations de contact comparables peut apporter d’éléments de compréhension à une évolution particulière porte encore sur l’ordre des mots. Il s’agit de ce que j’ai, maladroitement, appelé (Varol 1992 a : 455) le double développement symétrique, qui se retrouve en judéo-espagnol et dans la variété d’espagnol parlée par les locuteurs quechuophones. Ces exemples révèlent, semble-t-il, la contradiction entre, d’une part, l’ordre syntaxique espagnol [SVO] - du moins dans l’espagnol normé de façon dominante - et tendant à adopter dans le langage parlé un ordre VSO, et, de l’autre, celle du quechua ou du turc, deux langues où domine l’ordre [SOV], de façon plus stricte, toutefois, en turc qu’en quechua. La place du verbe en tête de phrase ou à la fin semble être à l’origine de l’abondance à l’oral de production du type :

exemple judéo-espagnol : *aviya una kazika arriva aviya*, ‘il y avait une maison en haut il y avait’

exemple péruvien : *conozco los cabritos conozco*, ‘je connais les chevreaux je connais’ (Muyskens 1984 : 105 ; Luján Minaya & Sankoff 1984 : 347).

5 Précautions à prendre dans l’étude du judéo-espagnol

²⁰ Il existe en français parlé (comme en espagnol parlé) un nominatif *pendens* du type ‘mon oncle, son vélo il est rouge’, mais ici il ne s’agit pas de ce cas. En effet, comme le remarquait Claire Blanche-Benveniste lors de la discussion qui suivit cette remarque au congrès de Tel Aviv sur la grammaire et le lexique des langues romanes, il y a, dans ce cas, une pause entre mon oncle et son vélo, marquée, à l’écrit, par une virgule. Dans les exemples relevés en judéo-espagnol, il n’y a pas de pause, tout est prononcé d’un même élan. Il est certain que là encore, l’inversion des termes qui se produit à l’oral et qui a été possible si l’on considère l’histoire de la langue, constitue peut-être un des facteurs favorisant l’emprunt d’une tournure syntaxique à la langue de contact.

5.1 L'histoire de la langue source. Il s'avère donc nécessaire de se référer à l'histoire de la langue source, en étant prêt à réviser constamment son point de vue, mais aussi à mettre en parallèle des situations linguistiques comparables pouvant produire les mêmes effets de contact. Il convient de considérer toutes les variétés (populaires, régionales, dialectales) de la langue source dont la tournure peut être issue et de ne pas oublier les contacts de langues réciproques, dont certains sont parfois très anciens. Il est également prudent de considérer les formes modernes des langues en jeu dans la constitution du judéo-espagnol. On pense, en l'occurrence, à l'hébreu moderne et à l'espagnol moderne qui sont des langues de contact du judéo-espagnol comme les autres, même si l'effet de ce contact est différent du fait de la diachronie. Enfin, on manque encore d'études détaillées des états de langue successifs du judéo-espagnol. Marius Sala le déplorait déjà dans les années 76 ²¹.

5.2 choix marqué ou variation libre

Lorsqu'on a fini par établir s'il y avait emprunt et de quel type, en tenant compte des précautions énoncées, un dernier point reste à étudier : savoir si le choix de telle ou telle forme par le locuteur est marqué ou s'il s'agit d'une variation libre. La multiplicité des recours est-elle due à des choix stylistiques motivés, ou est-elle aléatoire, voire le fruit de la simple insécurité linguistique des locuteurs.

5.2.1 L'étude du contexte

Les contextes, pour peu qu'ils soient longs et que leur étude soit systématique, fournissent toutes sortes de renseignements. Pour reprendre la série des termes concurrents cités plus haut (cf. *supra*), il est possible de noter les faits suivants²² :

Le terme hébreu *hasid* n'apparaît pas spontanément ; il fait partie de la compétence passive des locuteurs.

Le terme turc *sofu* est le seul à apparaître dans n'importe quel type de contexte. Le nombre de ses occurrences est très élevé. Il peut être marqué positivement 'pieux' ou négativement 'bigot'. C'est seulement dans ce deuxième sens qu'il peut apparaître à la forme négative.

²¹ Il faut néanmoins signaler les louables efforts entrepris par David Bunis et Ora Schwartzwald qui portent surtout sur les traductions anciennes en *ladino*, et la démarche plus récente de Laura Minervini (1999), Iacob Hassán (1999), John Zemke (1999), notamment pour étudier les particularités des textes anciens en judéo-espagnol dans une perspective diachronique.

²² Ce qui est résumé ici a fait l'objet d'une publication développée (Varol : 1995).

Djudyado est une création lexicale judéo-espagnole à partir d'un adjectif de source espagnole, *djudyó*, qui signifie juif et suppose, en temps que dérivé, un verbe *djudyar* qui n'existe pas. Il est très positif et n'apparaît pas accompagné de la négation.

Kreyente comme *croyant* ne se rencontrent que dans un contexte où il est question de pratique magico-religieuses, de remèdes de bonne femme, de médecine familiale : pratiques portant le nom d'*aldurkos*, *prekantes*, *aprekantamyentos*, etc...

Relijyozo pourrait être de source espagnole, puisqu'il existait antérieurement à l'expulsion. Il peut être aussi un emprunt (intégré) au français. C'est celui que l'on trouve le plus souvent employé avec la négation et sans avoir forcément un sens péjoratif. Il apparaît comme un terme neutre et admet un dérivé *antirelijyozo* qui l'apparente plutôt à un emprunt au français.

Je n'entrerai pas ici dans le détail des autres termes. J'ai déjà indiqué plus haut que cette série se trouvait complétée en Israël par le terme hébreu moderne *datí*.

5.2.2 Ce système complexe d'expression est donc régi par des règles ; il n'est pas aléatoire. Il s'agit d'un système collectif de représentations de la pratique religieuse qui s'élabore, se modifie, évolue, à travers les interactions des locuteurs et laisse apparaître leurs stratégies personnelles : celui-ci, très pieux qui a séjourné longtemps en Israël, prononcera le terme religieux connu de tous et intégré en judéo-espagnol comme en hébreu, en le « désintégrant » donc, de la même façon il dira plutôt *matsá* que *masá* et *chabat* que *chabad*. Il emploiera plus volontiers *rav* que *haham*, plus usuel, pour rabbin, *mirar* ou *guadrar el chabat* plutôt que *respektar el chabat*.

CONCLUSION

S'agissant, comme je l'avais annoncé en introduction, de la présentation de l'état de mes recherches et de mes réflexions sur le judéo-espagnol en particulier, sur les judéo-langues en général et les problèmes spécifiques qu'elles posent, il n'y a pas de véritable conclusion à cet exposé, au delà des recommandations de prudence énoncées, à savoir :

La nécessaire prise en compte de la diachronie dans l'étude de la synchronie ; l'identification précise des différentes couches de langue ayant participé à la constitution du judéo-espagnol ; le choix de textes longs et d'entretiens enregistrés offrant toutes les possibilités d'étudier la variation interne propre à un locuteur, et de prendre en compte le contexte d'énonciation ou mieux encore le contexte d'interaction dans les conversations à

plusieurs locuteurs où l'on parvient à oublier le magnétophone et la présence de l'interviewer ; la comparaison avec des situations de contact comparables.

Pour faire face à la grande variation et à la complexité des faits linguistiques qui nous occupent, il faudra pour un même corpus avoir recours conjointement à la description linguistique, à l'analyse philologique, à l'analyse sociolinguistique et à l'analyse discursive. Ces informations s'appuieront utilement ou viendront compléter les connaissances ethnologiques sur ce groupe de locuteurs. Plus nombreux seront les chercheurs et les échanges, plus on aura de chances d'aboutir à des résultats intéressants, non seulement pour les judéo-langues étudiées mais pour la linguistique générale.

BIBLIOGRAPHIE DES OUVRAGES CITES

ALGUADIS DURAZZO, Mona (1982), *Le français parlé dans une famille juive turque*, mémoire de maîtrise de langue française, Paris : Université Paris IV.

ALVAREZ-PEREYRE, Frank (1996), « Description des langues juives et histoire des modèles linguistiques » in *Histoire Epistémologie du Langage – La linguistique de l'hébreu et des langues juives*, Baumgarten J. et Kessler-Mesguich S. éd., tome XVIII, fasc. 1, p : 21 à 39.

BEINHAUER Werner, (1973), *El humorismo en el Español hablado*, Madrid : Gredos.

BERK-SELIGSON, Susan (1986), « Linguistic constraints on intrasentential code-switching : A study of Spanish /Hebrew bilingualism » in *Language in Society*, n° 15, Cambridge University Press, p : 313 à 348.

BIJAOU, Joëlle (1973), *Configuration générale de la Langue judéo-espagnole en Israël*, mémoire de maîtrise, Paris : Université Paris IV.

BLONDHEIM, D. S., (1925), *Les parlers judéo-romans et la « Vetus Latina » - Etude sur les rapports entre les traductions bibliques en langue romane des Juifs au Moyen Age et les anciennes versions*, Paris : Edouard Champion.

BORNES, cf. *infra* VAROL

BUNIS, David M., (1982), « Types of Nonregional Variation in Early Modern Eastern Spoken Judezmo », in *International Journal of the Sociology of Language*, Harris T.K. éd., 37, Amsterdam : Mouton, p :41-70.

- (1993 a) *A Lexicon of the Hebrew and Aramaic Elements in Modern Judezmo*, Jérusalem : Magnes Press – The Hebrew University and Misgav Yeruchalayim.

- (1993 b) « Le judezmo : autres cadres, autres rôles » in *La Société juive à travers l'Histoire - Le Peuple Monde*, Shmuel Trigano éd., Tome 4, Paris : Fayard, p : 532 à 555.
- CORREA-CALDERON, Evaristo (1965), « Jud.-esp. I 'también' », in *Revista de Filología Española*, Tome XLVI – 1963 – I^o- 2^o, Madrid, p : 149 à 161.
- GONZALO MAESO, David et PASCUAL RECUERO, Pascual (1964- 1969), *Me'am Lo'ez – El gran comentario bíblico sefardí*, Madrid : Gredos, 4 vol.
- GERSON, Karen (1983), *Language Change as Influenced by Cultural Contact – A Case : Ladino*, Master of Arts in Psychology, Istanbul : Bogaziçi University.
- HANSEN, Federico (1966), *Gramática histórica de la lengua castellana*, Paris : Presses du Marais.
- HARRIS, Tracy K. (1982), « Reasons for the decline of Judeo-Spanish » in *International Journal of the Sociology of Language*, Harris T. K. éd., n^o 37, Amsterdam : Mouton, p : 71 à 98 .
- (1994), *Death of a Language – The History of Judeo-Spanish*, Newark : University of Delaware Press.
- (1999), « Code-Switching in contemporary Judeo-Spanish » in *From Iberia to Diaspora – Studies in Sephardic History and Culture*, Stillman Yedida K. & Stillman Norman A. éds, Leiden : Brill, p : 432 à 445.
- HASSAN, Iacob M. (1999), « El estado constructo hebreo en una copla sefardí de libre creación » in *The Proceedings of the Tenth British Conference on Judeo-Spanish Studies – 29 June –1 July 1997*, Benaïm A. éd., Londres : Dept. of Hispanic Studies – Queen Mary and Westfield College, p : 21 à 32.
- KENISTON, Hayward (1938), *The Syntax of Castilian Prose – The Sixteenth Century*, Chicago : University of Chicago Press.
- KRAUS, Karl (1951), « Judeo-Spanish in Israel » in *Hispania*, vol. XXXIV, n^o3, p : 261 à 270.
- LAPESA, Rafael, (1991), *Historia de la lengua Española*, Madrid : Gredos, 9^o édition.
- LAZAR, Moshe (1965), *La Fazienda de Ultramar – Biblia Romanceada et Itinéraire Biblique en prose castillane du XII^o siècle*, Acta Salmanticensia, Filosofía y Letras, Tome XVIII, N^o2, Salamanque : Presses de l'Université.
- LUJAN M., MINAYA L. et SANKOFF D. (1984), « The Universal Consistency Hypothesis and the prediction of word order acquisition stages in the speech of

bilingual children » in *Language*, Vol. 60, n°2, Baltimore : Waverly Press, p : 343 à 371.

MALINOWSKI, Arlene (1982), « Judeo-Spanish in Turkey », in *International Journal of the Sociology of Language*, Harris T. K. éd., n° 37, Amsterdam : Mouton, p : 9 à 23.

MENDES CHUMACEIRO, Rita (1982), « Language maintenance and shift among Jerusalem Sephardim » in *International Journal of the Sociology of Language*, Harris T. K. éd., n° 37, Amsterdam : Mouton, p : 25 à 39.

MINERVINI, Laura (1999), « The Formation of the Judeo-Spanish Koiné » in *The Proceedings of the Tenth British Conference on Judeo-Spanish Studies – 29 June –1 July 1997*, Benaïm A. éd., Londres : Dept. of Hispanic Studies – Queen Mary and Westfield College, p : 41 à 52.

MÜLLER, Bodo (1996/97), « La variation morphologique dans le lexique espagnol du Moyen Age », in *Cahiers de Linguistique Hispanique Médiévale*, n° 21, p : 119 – 126.

MUYSKEN, Pieter (1984), « The Spanish that Quechua speakers learn : L2 learning as norm-governed behavior », in *Second languages : a cross-linguistic perspective*, Andersen R. éd., Rowley, Mass. : Newbury House, p : 101 à 119.

(1997) « Media Lengua » in *Contact Languages – A Wider Perspective*, Thomason S. G. éd., Creole Language Library, Vol. 17, Amsterdam : John Benjamins Publishing Company, p : 365 à 426.

NEHAMA Joseph (1977), *Dictionnaire du judéo-espagnol*, Madrid : CSIC.

POPLACK Shana (1987), « Contrasting Patterns of Code-Switching in Two Communities » in *Aspects of Multilingualism – Proceedings from the Fourth Nordic Symposium on Bilingualism*, 1984, Wande E. et alii éds., Uppsala : Borgstöms, p : 51 à 76.

et SANKOFF, David (1988), « Code-Switching » in *Sociolinguistics Soziolinguistik – An International Handbook of the Science of Language and Society*, Ammon U., Dittmar N., Mattheier Klaus J. éds, Berlin : Walter de Gruyter, Vol. 2, p : 1173 à 1180.

REVAH, Israel S., (1961), « Formation et évolution des parlers judéo-espagnols des Balkans » in *Iberida – Revista de Filología*, n° 6, Rio de Janeiro, p : 173 à 196

(1968 –1969), « Langues et littératures de la péninsule ibérique et de l'Amérique latine » in *Extrait de L'annuaire du Collège de France*, Résumé des cours de 1967-1968, 68° année, p : 557 à 574.

(1969 – 1970) , « Langues et littératures de la péninsule ibérique et de l'Amérique latine » in *Extrait de L'annuaire du Collège de France*, Résumé des cours de 1968-1969, 69^e année, p : 573 à 587.

(1970), « Hispanisme et judaïsme des langues parlées et écrites par les Sefardim » in *Actas del primer Simposio de estudios Sefardíes*, Hassan I. M. éd., Madrid : Instituto Arias Montano, p : 233 à 242 et Discussion p : 444 à 453.

ROCCA Laure (1987), *Interférences turques et helléniques dans la variante « levantine » du français*, thèse de doctorat de III^e cycle, Paris : Université Paris III.

ROMERO Elena (1979), *El teatro de los sefardíes orientales*, 3 vol, Madrid : CSIC.

SALA, Marius, (1976), « Le judéo-espagnol » in *Trends in Linguistics State-of-the Art Reports* 7, W. Winter éd., La Haye : Mouton.

SANKOFF, David, POPLACK, Shana et VANNIARAJAN Swathi (1990), « The Case of the Nonce Loan in Tamil » in *Language Variation and Change*, n^o 2, Cambridge University Press, p : 71 à 101.

SANTA TERESA DE AVILA, (1990) *El libro de la vida*, Dámaso Chicharro éd., Madrid : Cátedra, 8^e édition.

SCHOONHEERE Anita A. (1993), « Acerca del hipotético origen hebreo del sufijo – ón en español » in *Linguistica Antverpiensia*, n^o XXVII, Anvers, p : 203 à 215.

SCHWARZWALD (RODRIGUE) Ora (1985), « The fusion of the Hebrew-Aramaic Lexical Component in Judeo-Spanish » in *Judeo-Romances Languages*, Benabu I. et Sermoneta J. éd., Jerusalem : The Hebrew University of Jerusalem, p : 139-160.

(1993) « Morphological Aspects in the Development of Judeo-Spanish », *Folia Linguistica*, n^o 27, Berlin, p : 131-145.

(1999), « language choice and varieties » in *From Iberia to Diaspora – Studies in Sephardic History and Culture*, Stillman Yedida K. & Stillman Norman A., Leiden : Brill, p : 309 à 415.

SEPHIHA, Haïm-Vidal (1973), *Le ladino – Judéo-Espagnol calque – Deutéronome – versions de Constantinople (1547) et de Ferrare (1553)*, Paris : Centre de recherches hispaniques.

(1979), *L' Agonie des Judéo-Espagnols*, Paris : Entente.

(1985) « Judéo-espagnol calque et islamo-espagnol calque » in *Homenaje a Alvaro Galmés de Fuentes*, Madrid : Gredos, Tome 1, p : 665-774.

(1987) « Le sort du phonème hébreu *tsade* en judéo-espagnol d'Orient » in *Vidas Largas*, 6, Paris, p : 57-58.

(1988) *Sacré, Littéralité et littérarité en judéo-espagnol* – Dossier, Bruxelles : Institut Martin Buber.

SIMON, Emmanuelle (1999), *Sépharades de Turquie en Israël-éléments d'histoire et de culture des judéo-espagnols*, Paris : L'Harmattan.

SOLA-SOLE, Josep M. (1983), *Sobre árabes, judíos y marranos y su impacto en la lengua y literatura españolas*, Barcelona : Puvill Libros.

THOMASON, Sarah G. (1997), « Introduction » in *Contact Languages – A Wider Perspective*, Thomason S. G. éd., Creole Language Library, Vol. 17, Amsterdam : John Benjamins Publishing Company, p : 1 à 7.

VAROL, Marie-Christine, (1990 a) « Un problème d'emprunt en judéo-espagnol » in *Revue d'Ethnolinguistique (Cahiers du LACITO)*, 5, Paris, p : 129 - 157.

(1990 b), « Le sort du judéo-espagnol dans le contexte plurilingue de la ville d'Istanbul » in *Des langues et des villes - Actes du Colloque International (Dakar 1990)*, Gouaini H. et Thiam N. éd., Paris : Didier Erudition.

(1992 a) (BORNES – VAROL) *Le judéo-espagnol vernaculaire d'Istanbul (Etude linguistique)*, thèse pour le doctorat nouveau régime, Paris : Université Paris III, (Tome III, Analyse).

(1992 b) « Du bon usage des langues dans une communauté plurilingue : Les histoires drôles des Judéo-Espagnols d'Istanbul » in *Langage et Société*, n° 61, Paris : Maison des Sciences de l'Homme, p : 31 - 54.

(1994) « Des conceptions et des langues lorsqu'on parle de religion en judéo-espagnol », in *Meridies – Hommages à Jeanine Fribourg*, Drettas G. et Gutwirth J. éd., Lisbonne, 19/20, Tome I, p : 223 - 239.

(1995) « Choix de l'emprunt, stratégie linguistique et points de vue en judéo-espagnol : Comment dire 'Monsieur notre Rabbin' », in *Actes de la journée d'Etudes de l'Ecole des Hautes Etudes du Judaïsme*, Tedghi J. éd., Paris, p : 86 à 109.

(1996) « Influencia del turco en el judeo-español de Turquía » in *Hommage à Haïm Vidal Sephiha*, Busse W. et Varol-Bornes M.-C. eds., Collection Sephardica 1, Berne : Peter Lang, pp. 213 à 238.

WAGNER, Max Leopold, (1930), *Caracteres generales del Judeo-Español de Oriente*, Madrid : Hernando. (Añejo de filología española XII).

- (1950), « Espigueo judeo-español » in *Revista de Filología Española*, tome XXXIV, Madrid : CSIC, p : 9 à 106.

WEINREICH, Max, (1980), *History of the Yiddish Language*, Chicago : University of Chicago Press.

WEXLER, Paul, (1977), « Ascertaining the position of Judezmo within Ibero-Romance » in *Vox Romanica*, 36, p : 59-108.

(1988), *Three Heirs to a Judeo-Latin Legacy : Judeo-Ibero-Romance, Yiddish and Rotwelsh*, Mediterranean Language and Culture Monograph Series, Vol. 3, Wiesbaden : Otto Harrassowitz.

ZEMKE, John, « Incipient Judeo-Spanish : Five Hundred and Fifteen Lexical Items in R. Moses Almosnino's Hebrew Glossary », communication à la *XI^o British Conference on Judeo-Spanish studies*, Londres, juin 1999, (à paraître).

